

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 188

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan
Autor: Du Camfranc, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285495>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

La première chose qu'on a faite, c'est d'arracher le carcan. C'est le chirurgien Marcel Methée, même est-il du Conseil, qui a fait ce coup. La même matinée, on a mis aussi bas la potence qui était placée sur cette petite hauteur, à gauche du grand chemin qu'on trouve en allant à Soyhières, lorsqu'on est au-delà du pont de la Maltière et qu'on retourne vers le Vorbourg. Le chemin fait là comme un demi-cercle.

Ceux qui y étaient pour cette expédition étaient masqués. (*) C'étaient une des filles de la *Tour Rouge* et un des Miserez qui étaient parrain et marraine de l'arbre de la liberté. Il est presque aussi haut que le clocher qui est sur la maison de ville (**). C'est un des plus beaux jeunes sapins qu'on ait pu trouver. C'est Miserez, le conseiller, qui est allé avec le forestier pour le marquer. Le bonnet de la liberté tout en haut, c'est un bonnet rouge que la marraine a fait. Ceux qui l'ont planté ont bu et mangé tout le reste de la journée et toute la nuit suivante, à la maison de ville, aux dépens de qui ? Je n'en sais rien. Quand arriva le soir, ces gens-là firent des promenades par la ville, en criant, hurlant

(*) Les canonniers français s'étaient habillés en femme pour reverser la potence.

(**) Il avait 65 pieds de haut, Mémoires de Moréau.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 87

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Il avait joint les mains, une lueur inspirée passait dans son regard :

— Je vois... des rayons se jouent dans l'église et jettent, sur l'autel, les rubis des vitraux. Les cierges allumés mettent leurs feux d'étoiles alentour du tabernacle... Une jeune femme est en robe blanche... Un fiancé prend place près d'elle... Je le reconnais : c'est vous, André. Vos cœurs s'unissent dans le murmure des prières, dans le parfum bleu de l'encens... Vous

comme des forcenés leurs beaux airs français : *ça ira* etc... en criant devant les maisons d'illuminer, de mettre des chandelles devant les fenêtres quoiqu'ils aient roulé et crié tout le reste de la nuit. (*)

Ceux qui ont planté ce mai, sont une quinzaine. Les Feune, père et fils, deux fils de Jacques Beuglet, habitant, des Helg, trois frères : Brandebourg, Philippe, portier à la Porte au Loup, des Gobat dits puers ; le menuisier devant la ville, nommé Metilde, les fils de Léopold Saner, un nommé Guéric, Marcel Schaffter, Miserez orfèvre et les Piegai, encore quelques autres.

Ceux-là ont commencé par former un club, comme à Porrentruy, correspondant l'un avec l'autre, ainsi qu'avec ceux de Belfort et de Strasbourg. Germain Bron, éperonneur, en a été le premier président. C'est lui qui avait déjà fait la proposition de supprimer le couvent des Capucins, avec un nommé Lagarde horloger et Macker le maître d'école qui est parti pour Paris ; ces trois seuls furent contre les Capucins. Beaucoup de bourgeois, ici, prennent la cocarde française aux trois couleurs, rouge, blanc et bleu, mais beaucoup ne l'ont pas encore. Les premiers de la ville l'ont prise, de crainte d'insulte et afin qu'on ne dise pas qu'ils sont des aristocrates.

Le jour de la Toussaint, après dîner, ils sont allés mettre un bonnet rouge sur les deux statues des deux premières fontaines en entrant à la ville par la Porte Monsieur et ils ont écrit sur la masse du sauvage en pierre qui orne cette fontaine : *Vivre libre ou mourir*. C'est la devise de ces ignobles Français. Ils l'ont presque tous au milieu de la cocarde, ou sur un ruban à la boutonnière de leur habit à la place où

(*) Ceux qui n'illuminaient pas étaient traités d'aristocrates.

échangez des bagues. Un prêtre, en chasuble d'or, s'approche... Vous êtes unis pour la vie... Oh ! vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas, André ? Je la lègue à vous, le plus digne ; à vous, mon meilleur ami...

Sa voix venait soudainement de s'éteindre comme brisée. Le docteur Riancey prit la main du jeune malade ; il s'effrayait de cette exaltation.

— Vous avez la fièvre, Yvan. Votre main, après avoir été glacée, devient brûlante. Je vous le répète, ne nous attardons pas dans l'air du soir. Il sera plus de dix heures quand se terminera la procession aux flambeaux. N'attendons pas qu'elle défile devant cette terrasse. Rentrons.

Il murmura :

— Alba se trouve dans le défilé ; j'aimerais à la revoir.

Le docteur insista :

— Par ordre de la Faculté, vous ne devez pas, plus longtemps, affronter cet air de la nuit, qui se fait humide.

les chevaliers autrefois pendaient la croix de St Louis. Celui qui a écrit ceci est le fils de Joseph Koatchet, charron et le jeune Beuglet habitant et apprenti éperonneur du président Bron. Le dimanche après la plantation du mai, le général Falk conjointement avec tous les officiers, tous du 21^{me} régiment, les volontaires ont donné un bal à ceux qui avaient contribué à cette plantation. Ils ont dansé toute la nuit. Un de ces officiers, un patriote enragé, est monté sur une chaise et a commencé par débiter toutes sortes d'invectives contre les nobles. Quand il en a eu assez dit, on s'est empoigné tous par la main pour danser à la ronde. L'air *ça ira*. Après quoi, il a de rechef, commencé un autre discours contre les prêtres et les gens d'église, en avançant toutes sortes d'horreurs sur leur compte, mais personne n'a rien dit, on n'a pas tappé des mains comme au premier discours, mais on a quand même dansé la carmagnole. Un troisième discours a terminé cette comédie dégoûtante. Un discours roulait sur le Prince et les despotes. On n'entend plus d'autres chansons dans les rues et les cabarets que le *ça ira* et les autres semblables.

Le 19 novembre 1792, un lundi, on a encore planté un mai au milieu de la cour du château, entre la porte d'entrée et le jet d'eau. Il est d'une hauteur prodigieuse. On a abattu les armes du Prince qui étaient au haut du grillage de l'entrée de la cour du château. Le lendemain et les jours suivants on a oté toutes les armoiries quelconques qu'il y avait sur différentes maisons de la ville, entres autres celles du château à l'entrée de la porte du milieu et sur les balcons. Il a fallu deux jours à deux ouvriers pour les piquer.

C'était les armes du Prince Jean Conrad de Reinach qui avait bâti le château en 1718. Ces armoiries se trouvaient également sur la gran-

Et, sans résistance, Yvan se laissa conduire dans le salon... La comtesse de Ruloff s'y trouvait seule ; elle demeurait pensive sous la lueur d'une lampe. Elle regarda son fils, et, sans l'appel de toute sa volonté pour réprimer son émotion, des larmes brûlantes eussent coulé sur ses joues. Elle était mortellement inquiète de voir son Yvan si faible et si pâle. Les forces du malade ne revenaient pas ; au contraire, elles déclinaient chaque jour. Il s'affaiblissait à mesure que sa mère renaissait à la santé ; on eût dit que, par un échange, il avait pris, sur ses frères épaules, tout ce qui avait si lourdement pesé sur celles de sa mère.

— Ne l'es-tu pas trop longtemps exposé à l'air du soir ? interrogea-t-elle.

Il secoua la tête.

— Je ne crois pas ; le ciel était si beau ; et, sur la terre, la procession aux flambeaux formait comme une voie lactée de petites étoiles.

Il venait de se mettre au piano. Vraiment, une grande paix descendait en lui. Il n'éprouvait

ge de la cour et sur celle de la dime. Sur la porte du couvent des Ursulines il y avait celles du Prince de Rinck, sur la maison de ville et sur la Porte au Loup, les armoiries de la ville. Tout cela a été abattu, comme aussi les armoiries de la chatellenie (*) et à la maison des nobles de Rambévaux etc.

Le soir de la plantation du mai, on a dû illuminer par toute la ville. Ceux qui étaient retirés n'en savaient rien, ils eurent tous leurs vitres cassées de même que ceux qui avaient des ennemis, entre autre le conseiller Rais.

Cependant il avait des chandelles à ses fenêtres, même plus que beaucoup d'autres. Tout en ayant ses fenêtres cassées, il faillit être massacré dans sa maison.

A Porrentruy on a aussi cassé beaucoup de vitres, brûlé les maisonnettes des jardins des Messieurs ainsi que détruit les haies des jardins et des vergers.

Mrs Moreau, Wicka, Bennot et beaucoup d'autres ont déchiré leurs brevets, lettres et titres d'avocat ou de docteur en droit, les notaires en firent de même en ville et dans les villages. Ils les ont déchirés et brûlés devant l'hôtel de ville (**). On a aussi demandé à M. de Grandvillers ses lettres de noblesse. Il a répondu qu'il était son père qui les avait (**).

(*) Préfecture actuelle. La maison des nobles de Rambévaux sert de nos jours d'orphelinat.

(*) L'ancien directeur des forges de Bellefontaine a écrit à ce sujet les lignes suivantes. « L'arbre de la liberté fut planté et il fallut brûler tous les brevets, lettres, actes, patentes, qu'on avait reçus du Prince, et sous peine d'être regardé comme traître à la patrie, et conduit sans bonne escorte dans les prisons du château en attendant la punition. Comme les envieux, qui ambitionnaient ma place, avaient des yeux d'Argus sur moi, je fus en nécessité de donner le mien qui fut brûlé au pied de l'arbre de cette belle liberté avec les autres. »

(**) Quelques jours après ces saturnales, le club des patriotes de Delémont, exigna du curé de cette ville qu'il fit chanter après vêpres le *Te Deum*, en actions de grâce de la prise de Mons et de la victoire remportée par les Français sur les Autrichiens. Ce *Te Deum* fut chanté solennellement au son de toutes les cloches et au bruit du canon. Les chanoines du Chapitre de

plus qu'une sorte de surprise d'avoir, pendant les heures de cette soirée, ressenti une telle désespérance. Il avait un peu déraillé; mais il reprenait sa voie dans la douceur et la sérénité, dans la complète obéissance à la volonté de Dieu.

Quelques accords se firent entendre. Il composait. La lumière de la lampe tombait sur les traits pensifs d'Yvan; l'odeur des roses blanches, encadrant la fenêtre entr'ouverte, flottait dans l'air, mêlée, pour ainsi dire, aux mélodies qui s'envolaient du piano. Et oubliant la fuite du temps, Marie-Alice écoutait son fils. Comme en elle, le génie musical était en lui.

Ah! mère, s'écria-t-il tout à coup, la musique est un art céleste; rien n'est au dessus que le véritable amour.

Les yeux en larmes, elle l'approuva d'un mouvement de tête.

Cependant, elle voulait l'interrompre:

— Tu vas t'énerver, mon cher enfant; ménage tes forces.

Il ne l'entendait pas. Cette musique exécutée de ses propres mains, l'emportait en un ravissement étrange. Souvent ainsi, une mélodie aimée l'avait retenu comme prisonnier à son piano durant de très longs instants, sans qu'il put sortir du cercle magique, où il était enfermé. Il n'y sentait plus sa fatigue, il oubliait la fièvre qui lui brûlait les mains, et qui venait d'empourprer ses joues pâles.

St-Ursanne a aussi fait planter un arbre de la liberté et a formé un club. Ces patriotes se sont affiliés à ceux de Delémont et à ceux de Laufen qui ont envoyé ici des députés pour s'instruire sur la manière de s'organiser. Delémont communique aussi avec le Noirmont.

(A suivre).

Les tirs contre la grêle.

A cette saison le cultivateur, à l'approche de chaque nuage, redoute la grêle. Et hélas! comment éviter le désastre? Naguère on a commencé dans quelques pays, chez nous également, des expériences de tir contre la grêle.

Pendant l'été dernier, 7 à 8.000 stations de tir ont fonctionné dans la Haute-Italie, un millier en Autriche et quelque-unes en France, dans le Beaujolais. De nombreuses expériences ont été faites en vue de déterminer la meilleure forme et les meilleures dimensions à donner aux canons destinés à cet usage spécial, ainsi que la charge de poudre la plus convenable à employer. Enfin un congrès international s'est réuni à Padoue, pour étudier les diverses questions qui se rattachent au tir contre la grêle et prendre connaissance des résultats obtenus.

Tous les membres du congrès qui ont pratiqué ou vu pratiquer le tir contre la grêle font un grand éloge de ce système et se déclarent convaincus de son efficacité; sans doute il y a eu des insuccès, mais on les explique par diverses circonstances particulières; on a commencé le tir trop tard, on l'a cessé trop tôt, les stations de tir ont été placées à de trop grandes distances, ou bien les artilleurs improvisés ont manqué de

Moutier-Grandval, les chapelains y assistaient, avec les paroissiens.

Après vêpres, le général, son épouse, les officiers, les bourgeois et quantité de dames dansèrent sur la place de l'Hôtel-de-ville, et à l'entour de la ville, en chantant, en hurlant. Les braves gens en voyant ces scènes de paganisme pleuraient en cachette. Les Français ne pouvaient faire une fête sans des saturnales auxquelles les bourgeois étaient forcés de prendre part.

Elle insista, effrayée de la beauté de l'inspiration. La mélodie montait de plus en plus vibrante, on eût dit, tout à la fois, un chant de ravissement et d'angoisse et toutes les notes, toutes les modulations, se gravèrent, à jamais, dans la mémoire de Marie-Alice, les mains jointes, elle écoutait.

— Arrête, mon Yvan... Tu joues trop cruellement bien. Tu te fais mal à toi-même.

Il branla la tête:

— Laissez-moi encore vous jouer quelque chose dont, si je venais à mourir, bientôt, vous vous souviendriez en mémoire de moi. C'est mon dernier cantique à la Vierge.

Elle se leva haletante:

— Je t'en supplie, mon bien-aimé, sois prudent. Tu as de la fièvre; cette musique t'épuise.

Les mains amaigries couraient sur les touches, et, malgré leur faiblesse, avaient toujours leur même jeu large et impeccable. Il fermait à demi les paupières, se recueillait, puis il redressait la tête, fixait, devant lui, des yeux illuminés; un sourire errait sur ses lèvres, et l'on eût dit que son front, d'une extraordinaire pureté de ligne, se nimbait.

(La suite prochainement.)

discipline. Plusieurs observateurs affirment que le tir a fait cesser le tonnerre et les éclairs.

Un essai important a été fait en France sur la commune de Denicé (Rhône). Cette commune avait été choisie par les syndicats beaujolais, eu raison de la fréquence des orages de grêle qui la visitent. Pendant l'été 1900, la commune n'a pas été grêlée, mais comme son voisinage immédiat n'a pas été non plus grêlé, on ne peut pas affirmer que cet heureux résultat est dû aux tirs qui ont été effectués à chaque orage.

Un autre essai a été tenté par M. Vermorel, grand industriel français dans ses vignes de Liergues près Villefranche (Rhône); huit canons ont tiré pendant toute la durée d'un violent orage et ses vignes sont restées complètement indemnes, alors que des vignobles situés à l'ouest, au sud et à l'est étaient plus ou moins endommagés. On a remarqué que la grêle avait causé d'autant plus de ravages que le lieu grêlé était plus éloigné de la zone protégée. M. Vermorel a la sagesse de reconnaître que cet essai, quoique très encourageant, ne peut pas être considéré comme concluant.

Cette appréciation est celle qu'il est juste d'appliquer à tous les essais tentés jusqu'à ce jour; beaucoup d'orages, fort heureusement, ne sont pas accompagnés de grêle, et ceux qui en donnent, ne la répandent pas sur tout leur parcours; certaines étendues de territoire sont ravagées, alors que d'autres étendues, très voisines ne reçoivent que peu ou point de grêle. De ce qu'une certaine surface n'a pas éprouvé de dommages, on n'en peut pas sûrement conclure que cette immunité est due au moyen de protection employé; pour que l'expérience soit concluante, il faut qu'elle s'étende à de grandes surfaces contigües et qu'elle soit prolongée pendant une série d'années.

Malheureusement la science est bien courte en ce qui concerne l'électricité atmosphérique; on ne sait pas grand-chose sur la formation des orages, et l'on pas plus avancé relativement à la grêle; les théories ne manquent pas, mais ce ne sont que des hypothèses dépourvues de base solide.

Admettons comme démontrée l'efficacité du tir contre la grêle; cette efficacité ne peut être attribuée qu'à deux causes: une sorte de projectile gazeux lancé par l'explosion atteignant les nuages et modifiant leur équilibre, ou bien ses vibrations sonores. La première hypothèse a été et est même encore très en faveur, mais elle perd du terrain.

On sait que les nuages orageux et spécialement ceux qui donnent la grêle sont ordinairement à une hauteur de 1.500 à 2.000 mètres et même quelquefois plus; peut-on admettre comme probable ou même comme possible que le projectile gazeux atteigne à une aussi grande distance? Il est bien évident que les gaz provenant de la déflagration de la poudre ne peuvent pas parvenir jusqu'à la région des nuages; mais on a remarqué que la sortie brusque des gaz hors du canon détermine une sorte de tourbillon annulaire dans un plan perpendiculaire à l'axe du canon; ce tourbillon, auquel on donne le nom de tore et que l'on a pu photographier, se propage en avant avec une assez grande vitesse en faisant entendre un sifflement particulier. On a pensé que le tore pouvait atteindre jusqu'à la région des nuages et empêcher la formation de la grêle.

MM. Gastine et Vermorel ont fait des expériences pour étudier la question; ils ont tiré horizontalement avec un canon du modèle spécial en usage contre la grêle, chargé de 100 grammes de poudre de mine, sur des cibles de grandes dimensions formées de papier mince soutenu par un réseau en fil de fer. Ils ont constaté qu'à une distance de 60 à 80 mètres le papier de la cible est déchiré et que les